

L'ADOLESCENCE DEUXIEME NAISSANCE

L'adolescence n'a pas toujours existé, tout comme l'enfance, son statut et son importance sont très variables selon les sociétés et selon les époques.

Force est de constater que nos sociétés européennes ont mal à leurs ados, et les ados mal à leurs sociétés. Ils se regardent en miroir et se font peur. Cette peur les réunit et on peut la comprendre comme un symptôme du dysfonctionnement social d'une société qui ne sait ni donner les limites ni signifier la séparation.

À la crise de l'adolescence on peut réfléchir en termes de crise de société. Toute idéologie cherche à former des individus capables de la perpétuer et nous sommes tous pris, que nous le voulions ou non, dans une certaine idéologie de la famille qui imprègne plus ou moins à notre insu les évolutions et les représentations sociales. Pendant des siècles les parents ont pu élever leurs enfants à peu près de la même manière qu'eux mêmes l'avaient été. La société et les techniques évoluaient si lentement qu'armés des valeurs et des savoirs venus des anciens on était armé pour la vie telle qu'elle était. De nos jours c'est totalement différent, les évolutions sociales et scientifiques sont tellement rapides depuis cent ans que cela ne peut plus fonctionner ainsi. Impossible de prendre sa place au monde avec des manières et des modes de pensée vieux de 80 ans! La vision du monde qu'ont nos arrière grands parents paraît totalement anachronique aux adolescents, et vice versa. Nous élevons nos enfants pour un monde que nous ne connaissons pas pour lequel nous ne savons pas comment les préparer, c'est angoissant pour eux comme pour nous. Hannah Arendt a admirablement parlé de ça dans *La crise de la Culture*.

L'histoire évolue dans de grands mouvements de balancier, nos parents et grands parents ont vécu une éducation par la contrainte, qui confinait au dressage parfois et voilà que la mauvaise vulgarisation de la psychanalyse a fait croire aux parents qu'aimer et respecter c'était laisser faire tout et n'importe quoi, voire tout et son contraire, ce qui est plus grave encore parce que c'est incohérent.

À titre personnel, je suis particulièrement triste de cet état de fait puisque c'est la pensée de ma mère, Françoise Dolto qui a été la plus cruellement travestie.

Elle qui parlait de responsabilisation grâce à la non culpabilisation on lui a fait dire que l'enfant devait être roi... voire tyran.

C'est vraiment ne pas savoir lire! Par le biais de cette soi disant libéralisation, on arrive bien souvent à un abandon qui fait dysfonctionner l'enfant.

Mais ce que l'on montre du doigt c'est la "libéralisation" et pas l'abandon.

Nous voici maintenant face à une remontée du désir de dressage et d'autoritarisme, allant vers un rapport de force avec les enfants. Évidemment les adultes y sont toujours perdants mais parfois indirectement, ce qui leur permet de ne pas se rendre compte que là où ils ont le sentiment d'avoir gagné ils ont en fait perdu, au long cours, confiance, respect voire dignité. Bien souvent ce qui est gagné c'est la délinquance. C'est dire que tout le monde, les individus comme la société dans son ensemble est perdant. Si on prend une métaphore jardinière, on pourrait comparer ce style d'éducation à la mise en espalier des arbres fruitiers. On les torture dans le but de leur faire porter des fruits dont on sait d'avance la taille et le goût qu'ils auront. On part donc du principe que si l'arbre pousse à sa guise il ne portera pas de bons fruits. Tandis que l'haptonomie postule que l'enfant porte en lui le bon dont il a besoin pour porter fruit. L'humain, à sa naissance, n'est ni bon ni mauvais, il est porteur, potentiellement du pire comme du meilleur, mais pour que le bon s'exprime, il faut sans cesse y faire appel et le confirmer. Un simple guidage élagage qui laisse l'arbre prendre sa forme et porter ses fruits, à nul autres pareils.

Nous n'avons pas su transmettre nos valeurs aux jeunes qui nous suivent. Ils transgressent nos

règles de vie, ils sont plus délinquants, plus violents et plus jeunes.

L'actualité quotidienne nous confirme chaque jour ce constat et nous renvoie à notre impuissance en tant que corps social à endiguer cette "nouvelle barbarie."

Alors que la mondialisation nous invite à réinventer une éthique de la vie ensemble et à apprendre à la transmettre à nos enfants, voilà que nos sociétés menacent de s'effondrer de l'intérieur par incapacité de partager l'espace et le temps entre générations.

Il est donc légitime de s'interroger sur l'adolescence, chacun de notre place, c'est pourquoi je ne développerai pas ici le volet passionnant de l'aspect sociologique de la question, qui n'est pas de ma compétence, pour ne parler que d'éducation.

La pratique de l'haptonomie, depuis 23 ans m'a permis d'acquérir des certitudes qu'il me semble souhaitable de partager.

Avant d'aller plus loin je veux dire ici que l'on ne peut se permettre de parler d'éducation que si on pause en exergue deux choses essentielles :

Il est fréquent d'entendre critiquer les parents d'un enfant qui dysfonctionne d'une manière ou d'une autre, comme si eux, les parents étaient les seuls responsables de ces difficultés. Il est vrai que parfois on peut, en tant que professionnel, repérer les errances éducatives. Pour autant je pense qu'on ne devrait jamais juger les parents à leurs enfants (on ne devrait d'ailleurs juger personne sauf si on est magistrat) En effet l'expérience nous montre que certains parents qui font vraiment du mieux qu'il peuvent voient leurs enfants dérailler, alors que d'autres, auxquels on aurait prédit le pire, se retrouvent avec des enfants posés et bien plantés dans la vie.

L'éducation n'est pas une science exacte. Les adultes proposent, l'enfant dispose pris dans un réseau d'influences très diverses dans et hors de sa famille et de circonstances qui jouent un très grand rôle. Nous savons maintenant que les influences transgénérationnelles exercent une influence importante. Ce qui vient du milieu, du contexte, des expériences infléchit le développement, et cela dès la vie prénatale. Ce qui vit l'enfant dans le giron fera qu'il inhibera ou exprimera certains gènes, c'est la dimension épigénétique de mieux en mieux connue de nos jours.

Respecter un enfant c'est accepter qu'il prenne le risque de se tromper sans pour autant déchoir. La patience demande beaucoup d'amour.

Il ne faut pas oublier non plus, avant d'aller plus loin que, d'après les statistiques, seuls 35% d'adolescents traverseraient cette période sur le mode critique. Il y a des adolescences peu bruyantes nous le savons tous.

Cette introduction me permet maintenant d'aller vers mon propos qui pourrait se résumer ainsi: si on veut s'occuper d'adolescence, il faut s'y prendre bien plus tôt qu'on ne le croit.

J'aurais pu choisir comme titre à cette conférence, L'adolescence deuxième remaniement de la galaxie familiale, ou bien L'adolescence, redistribution des cartes de la naissance.

C'est la pratique de l'haptonomie qui m'a permis de comprendre cela.

L'haptonomie (dont le nom vient du Grec. Hapto, Hapter, signifie toucher pour guérir, pour rassembler) est définie par Frans Veldman, son fondateur, comme la Science de l'affectivité, elle appartient au corpus des sciences humaines. Frans Veldman précise souvent science de l'affectivité et du contact psycho-tactile. Pour autant l'haptonomie n'est pas une thérapie par le toucher ni une thérapie corporelle. La peau est un authentique organe de communication, elle est formée chez l'embryon à partir du même feuillet que le système nerveux. Le sens du toucher est très particulier en cela qu'il est forcément réciproque : impossible de toucher quelqu'un sans qu'il nous touche. Les médecins ont cru pouvoir contourner la question en touchant les patients comme s'ils étaient des objets. C'est une fausse bonne solution puisqu'elle est pathogène et modifie non seulement les conditions de la rencontre mais les résultats de l'examen clinique. Le contact psycho-tactile est un art subtil et il est pénible pour ceux qui le connaissent de voir que la mode du toucher pousse à croire que dès que l'on rentre en contact tactile avec quelqu'un on lui fait du bien. Rien de plus faux, avec le toucher comme avec la parole, on peut faire le pire comme le meilleur.

L'haptonomie est une science phénoménologique et empirique. Ces deux caractéristiques ont des conséquences multiples qu'il convient d'examiner d'emblée.

Empirique, du grec "ÊmpeiriaÊ" signifie qu'il s'agit d'une science de l'expérience, pas dans le registre du dispositif expérimental, mais dans celui de l'expérience humaine du vécu des sentiments et des émotions. Elle dispose d'une théorie très élaborée de la personne humaine et de son développement, mais la découverte cognitive de ce corpus théorique ne saurait, en aucun cas, permettre de la saisir dans son essence. Comprendre, en haptonomie signifie ressentir, éprouver, avant de nommer et d'analyser. L'enseignement de l'haptonomie se fait d'expérience vécue en expérience vécue.

L'haptonomie est très inspirée par la phénoménologie, à ce titre elle dispose d'une phénoménalité, c'est-à-dire d'un corpus de phénomènes observables, identifiables et reproductibles, caractéristiques de la vie affective humaine. Elle nous permet ainsi de saisir, comme au ralenti, ce qui se passe lors d'une rencontre en tenant compte du fait qu'à chaque instant de notre vie ce que nous vivons est à la fois, et sans hiérarchie, musculaire, affectif, hormonal, psychique, cognitif, ligamentaire. Nos perceptions jouent un rôle essentiel dans les rencontres, mais nous sommes habitués, dans nos sociétés à les filtrer énormément.

L'haptonomie, en montrant comment l'affectif est le troisième terme, oublié mais indispensable à toute compréhension de l'être humain dans son devenir et sa globalité, nous permet de sortir de la dualité corps-psyché dans laquelle nous sommes enfermés depuis des siècles.

Certes, et cela sera le cas de plus en plus, tout le monde comprend l'importance de l'affectif, mais avec l'haptonomie nous disposons d'outils de travail rationnels, occidentaux qui nous permettent d'aborder le soin au sens le plus large de terme et l'éducation de manière tout à fait novatrice mais néanmoins affective.

L'haptonomie, parce qu'elle est étayée par un corpus théorique pluridisciplinaire, neurophysiologique, anatomoclinique et psychologique, peut prendre en compte la manière dont s'opère et se rejoue sans cesse, grâce à l'affectif, le nouage entre la chair et l'esprit.

Frans Veldman avec lequel nous travaillons encore intensément aime dire qu'une science qui ne se préoccupe pas du bonheur humain ne mérite pas le nom de science.

L'haptonomie nous apprend que la quête du sentiment de sécurité et la peur de la solitude hantent le cœur humain. L'homme est une espèce ridicule comme les oiseaux qui ne quittent le nid que lorsqu'ils savent voler. Le nouveau né comme l'enfant et l'adulte cherchent à se sentir en sécurité, même s'ils ne le sont pas objectivement ils peuvent en avoir le sentiment.

C'est bien souvent la peur qui nous pousse à aliéner notre liberté, comme nous le rappelle magnifiquement Edmond Jabès dans le *Livre des Questions* :

“Ês'il est vrai que dans chaque mot un mot tremble de naître, regarde, écoute, le mot seul se débattre dans le mot seul”

J'accompagne des enfants et leurs parents pendant des grossesses dites normales ou très pathologiques, mais j'ai aussi comme patients, en tant qu'haptothérapeute, des nouveau-nés, des enfants, des adultes et des vieillards. J'ai donc le privilège d'accompagner des humains qui vont bien et d'autres qui vont mal à tous les moments de leurs vies et cela m'a donné une sensibilité très particulière à la notion de trajectoire.

C'est très précieux, car les tout petits nous appren-

nent à comprendre les anciens et réciproquement. De la même manière, le travail avec les handicapés nous ouvre les yeux sur les enfants qui vont bien et nous permet d'avoir un abord réellement préventif au sens large du terme.

Une vie humaine est une trajectoire qui se déroule de la conception à la mort. Derrière le chaos apparent et les péripéties variées, on peut toujours discerner une certaine continuité.

Les événements laissent leur trace et se font écho, les peurs et les souffrances nouvelles réveillent les souffrances et les peurs anciennes. Parfois on s'étonne devant l'incapacité de quelqu'un faire le deuil de son chien on méconnaît qu'à travers ce deuil-là c'est peut-être ses parents et grands parents morts il y a trente ans, qu'il pleure.

C'est pourquoi on peut repérer des manières de réagir et de faire face presque identiques tout au long de la vie, tant qu'on ne les a pas mises à jour, ce qui permet de les modifier. Ce sont des stratégies que l'on utilise encore et encore, comme de vieilles recettes.

Cela donne un style propre à chacun, souvent c'est simplement un charme personnel, une manière d'aborder les choses, mais parfois ce style est porteur de crises et de pathologies variées.

Tout au long de cette trajectoire de vie, chaque expérience vécue vient sédimenter pour former l'humus psychoaffectif conscient mais surtout non conscient, dans lequel chacun d'entre nous puise face aux événements nouveaux, quand il faut prendre position.

Nous savons maintenant qu'il n'y a pas une, mais des mémoires multiples dont certaines ne reviennent à la conscience que lors de circonstances émotionnelles ou sensorielles particulières. À la lumière des connaissances nouvelles, en particulier celles que nous apportent les neurosciences et l'haptonomie, il faut maintenant oser revenir sur le dogme de l'amnésie infantile avec lequel nous avons été formés depuis Freud.

Dans son monde liquide, obscur, chaud, l'enfant in utero bien avant sa naissance perçoit, ressent, propose... espère. Tout nous amène à penser qu'il guette tout ce qui peut faire signe et sens.

Nous savons maintenant que, de notre conception à notre mort, nous élaborons et modifions notre système nerveux en fonction de l'aller-retour entre notre patrimoine génétique et nos expériences.

Un enfant in utero exprimera ou inhibera certains gènes en fonction de ce qu'il vit. Cela nous donne une énorme responsabilité!

Il n'y a pas de tyrannie des gènes comme on a pu le croire mais des échanges incessants entre l'inné et l'acquis, même si notre patrimoine génétique peut fixer certaines limites évidentes nous avons un certain degré de liberté et c'est réjouissant.

Le nouveau né naît riche d'expériences prénatales qui auront développé chez lui un certain sentiment de sécurité ou, au contraire, déjà, une insécurité latente qui donneront à son entrée dans la vie aérienne un caractère plus ou moins dramatique selon les circonstances.

Le nouveau né face aux incroyables changements qu'apporte le passage de la vie aquatique dans le giron, à la vie aérienne, à la séparation, doit faire des efforts énormes pour s'adapter et engrammer toutes les nouvelles expériences sensorielles. Le câblage des circuits neuronaux commencé dans le giron maternel continue activement.

Très vite il donne à ce qu'il vit une valeur et un sens. Tout est langage pour lui, comme le disait Françoise Dolto.

Il faut comprendre que le nouveau-né est quelqu'un qui a perdu sa liberté. Dans le giron maternel, il pouvait jouer avec son cordon, son placenta, ses mains, ses pieds. Il pouvait sucer son pouce, se masturber, danser entre les mains de ses parents s'approcher ou s'éloigner de ce qui l'attirait ou lui faisait peur. Il pouvait aussi, chose essentielle, inviter ses parents à la rencontre, reconnu ainsi comme sujet de son histoire.

Le voilà à présent livré aux adultes qui le manipulent trop souvent comme un objet, face à la pesanteur. Les bébés ont peur du vide et s'adaptent tant bien que mal entre deux levage/ posage qui sont des moments désagréables et insécurisants la plupart du temps.

Quand on sait vraiment ce qu'est un nouveau né, on est douloureusement étreint devant le constat des épreuves qui sont les siennes.

Alors qu'il venait d'un monde où il était entièrement tourné vers les contacts et les rencontres le voilà soumis à des événements inquiétants qui se reproduisent toutes les deux heures.

Découvrir la faim, le mal au ventre, les fesses mouillées, la solitude et la dépendance, c'est une rude aventure! On comprend que certains soient nostalgiques du passé vers lequel ils cherchent à retourner sur le mode régressif.

La question du paradis prénatal perdu auquel de nombreux humains chercheraient à retourner est mal posée. Dans bien des cas, la vie prénatale n'est enviable que dans la comparaison avec une vie post-natale dans laquelle l'enfant ne se sent pas en sécurité comme il en

aurait besoin. On dit souvent que les mères ont donné la vie à leur enfant, c'est faux. En réalité les parents transmettent la survie, la vie doit encore être donnée par l'accueil, les mots, les gestes qui donnent sécurité, plaisir d'être et goût de vivre activement. Là se situe véritablement le don d'amour.

Le nouveau né qui doit faire venir autour de son berceau les adultes avec la bonne idée ou le bon objet, au bon moment, est naturellement égocentré.

Toute l'éducation consiste à opérer un lent décentrage qui nous permet de nous tourner vers les autres. Prendre en charge un nouveau né c'est lui donner une véritable culture des séparations et des retrouvailles. Il en va de sa liberté d'advenir à lui-même, c'est donc une responsabilité politique au sens le plus noble du terme.

Malheureusement l'éducation donnée aux petits les invite sans cesse à la soumission. À ce moment de sa vie, chaque instant est une première fois, avec la force des impressions puissantes que cela implique.

Il réagit à ce qui lui est proposé, avec toute la singularité de son bagage génétique et avec toute la richesse des expériences d'un passé bref mais intense.

Dans ce mouvement fait pour prendre place au monde, on pourrait dire que l'enfant prend des plis qui, toute sa vie, seront chez lui comme une tendance naturelle.

Face au nouveau, surtout si ce nouveau lui rappelle le passé, il aura tendance à se glisser dans ces plis familiers. Comme tout humain qui traverse une épreuve il a besoin d'en parler. Pour le nouveau né il s'agit d'entendre des mots mis sur ce qu'il éprouve puisque la parole est le privilège des humains. Mais l'enfant cherche aussi la cohérence qui donne sens entre les mots et les gestes. Comme le dit joliment le psychanalyste Joël Clerget, il y a des mots qui touchent et des gestes qui parlent. Les bébés sont extrêmement sensibles à l'harmonie ou aux discordances entre le portage et le langage. La manière de porter un enfant est signifiante comme un langage.

Le familier, même désagréable, rassure malheureusement les humains, d'où cette peur du mouvement que l'on observe souvent due au sentiment d'insécurité.

Il ne faut jamais perdre de vue que la question de la dynamique, de l'allant, est essentielle pour la santé mentale. Le discret repli qui ne se manifeste que par une inhibition à poser des actes, à prendre la parole, est déjà du côté de la soumission qui peut faire le lit de la dépression. Vivre ainsi c'est prendre le risque de passer à côté de sa vie, car vivre c'est "Êse risquerÊ" comme le disait sans cesse Françoise Dolto.

Plus les épreuves que le nouveau né doit traverser sont rudes plus les plis seront formés, comme amidonnés par la peur.

Plus il aura reçu de confirmation affective plus il aura développé son sentiment de sécurité, plus ses plis seront souples et plus il sera libre de réagir à sa manière du moment, moins manipulé par son passé.

LES ÉCHOS

À l'adolescence pour la deuxième fois de notre vie il y faut payer le passage par des pertes inquiétantes. À la naissance, il faut mourir à notre vie fœtale et sa légèreté intense. Il faut quitter l'état quasi symbiotique pour entrer dans le monde de ceux qui affrontent la solitude. Le cordon coupé implique un lien modifié.

Il faut aussi renoncer à la perfusion placentaire pour entrer dans la communauté de ceux qui doivent se nourrir et respirer seuls. Il n'est donc pas étonnant de voir les adolescents éprouver un grand besoin de changer d'air et redevenir égocentrés après la merveilleuse ouverture au monde de la phase qui précède l'adolescence.

Et encore laisser l'apesanteur aquatique pour affronter la gravité qui vous plaque au berceau.

À l'adolescence, il faut quitter l'enfance et ses privilèges pour entrer dans le monde de ceux qui sont en charge de leur vie. Quitter l'insouciance de l'enfance et prendre la mesure de la gravité des situations qu'affrontent les grands.

Il s'agit là aussi, de se séparer, de s'éloigner de ce qui faisait sécurité pour grandir c'est-à-dire aller dans le sens de sa propre vie pour devenir soi même.

Même si on n'en est pas conscient, en nous se sait le danger d'aller à rebrousse poil, en sens contraire, vers la régression, vers ce qui n'est pas la vie mais ressemble à la mort du sujet qui en nous reste toujours désirant.

Cela nous invite à ne pas oublier combien il faut de courage pour vivre véritablement et non se contenter de survivre.

Comme la première fois, lors de notre naissance, il est possible que nos proches souffrent de cet éloignement nécessaire et plus ou moins consciemment nous poussent à y renoncer.

Il se peut simplement que nous percevions douloureusement la souffrance que nos mutations leur imposent.

La souffrance de ceux que l'on aime est un frein puissant. Parfois seule la rébellion et le rejet ouvrent la possibilité de ne pas se soumettre à cette négativité. À la fusion répond la fission, les relations trop fortes se dénouent rarement dans la douceur.

À l'adolescence peuvent se réveiller les conflits entre la mère et son nourrisson. Parfois les mères se sentent mauvaises mères parce que leur bébé ne répond pas comme elles le souhaiteraient consciemment à leurs offres de soin, alors qu'il réagit avec pertinence à des difficultés souterraines qu'il tente ainsi de déjouer ou de démasquer indirectement.

Comme les nouveau-nés doivent affronter les dépressions du post-partum qui dévastent leurs mères, les adolescents sont souvent confrontés à de sournoises dépressions parentales, non diagnostiquées mais tout aussi douloureuses, enchâssées dans un bilan d'une vie à laquelle on ne trouve plus de sens, puisque les enfants ne jouent plus le rôle de tuteur interne.

Les enfants petits fournissent non seulement des occupations mais un sens à la vie. Françoise Dolto disait que les enfants ne doivent pas être au centre de la vie de leurs parents mais périphériques. La pratique clinique nous montre que quand cela est vrai les choses se passent plutôt bien à l'adolescence.

Tandis que leurs enfants changent, bien souvent les parents affrontent la crise du milieu de vie, comme on dit maintenant. C'est une particularité de notre époque où manquent cruellement les rituels de passages qui permettent d'assumer les transitions. Ces rituels étaient utiles à tous, aux enfants comme aux parents et aux grands parents.

Les nouveau-nés vivent pour et par leur mère dans un rapport d'exclusivité qui n'est pas sans rappeler l'état amoureux, caractérisé par le fait que la seule présence de l'Autre nous comble. Les adolescents, dans l'amitié comme dans l'amour, sont souvent possessifs, exigeants, exclusifs et intransigeants. L'entrée dans la vie amoureuse se fait sur le même mode qu'à la naissance.

Pour la deuxième fois de sa vie, l'enfant est le siège de transformations corporelles importantes avec tout ce que cela implique de flux de perceptions nouvelles, agréables ou désagréables. Avec un sentiment d'étrangeté d'où peut venir chez l'adolescent un sentiment d'être étranger à lui-même comme aux autres.

Pour la deuxième fois de sa vie, il est le lieu d'une inondation hormonale qui modifie fortement ses organes génitaux et sa libido vitale. A la naissance les organes génitaux sont très volumineux et il arrive que les bébés aient une poussée mammaire et les petites filles des pertes de sang comme de petites règles.

C'est difficile à une époque comme la nôtre où tout est sexualisé et où le règne de l'image est si impérieux. A travers les médias on expose sa vie privée, passant de l'intime à l'extime sans même percevoir ce qu'il y a de destructeur dans cette exhibition qui vous apporte la notoriété, déjà potentiellement fragilisante en elle même. Ne pas ressembler aux images emblématiques de la féminité peut pousser certaines jeunes filles au désespoir. Qui dira les ravages de la poupée Barbie comme image identificatoire? C'est intéressant comme le fait remarquer la philosophe Marie-José Mondzain qu'elle porte un nom de criminel nazi...

Pour la deuxième fois de sa vie, l'enfant fait passer un cap à ses parents. Il les oblige à saisir le passage du temps, à affronter leur âge. Il bouscule les générations.

Chaque père, chaque mère est renvoyé en même temps à son vieillissement et à sa propre adolescence comme leur nouveau né les avait renvoyés à leur naissance.

C'est là un grand écart parfois un peu sportif sur le plan affectif, qu'il faut pourtant accomplir sous le regard intransigeant des adolescents. Sans oublier le regard parfois critique ou partisan des grands parents. Certains parents découvrent avec honte qu'ils sont jaloux de leurs enfants. La jalousie, l'orgueil, la peur, les grands ingrédients universels et intemporels de la souffrance humaine. Dans le meilleur des cas les parents arrivent à prendre conscience de ces sentiments, mais ils affrontent alors la honte et la culpabilité que ces sentiments, pourtant si répandus, génèrent toujours.

Chaque couple parental est questionné sur sa vie et son devenir. Le psychanalyste Denis Vasse dit que chaque nouveau né, avec les moyens dont il dispose, convoque ses parents pour leur demander qui ils sont, ce qu'ils font ensemble et pourquoi ils l'ont mis au monde.

L'adolescent secoue et questionne de nouveau le couple parental qui peut s'interroger sur ses capacités de rester soudé et vivant sans le ciment que constituent des enfants encore petits dont il faut s'occuper ensemble. L'adolescent comme le nouveau né ressentent de manière très fine ce qu'il en est de la place de leur père et des relations de couple entre leurs parents. Ceux-ci arrivant souvent à une période où

la question du désir, de la sexualité et de la séduction se posent de manière douloureuse, comme c'est le cas après un accouchement.

À l'adolescence parfois les couples se déchirent parce qu'ils ne voient pas du tout la situation de la même manière. Il arrive qu'un parent s'identifie à son enfant en crise et se pose en allié contre l'autre parent. La situation est alors explosive pour la famille.

Autrefois les parents étaient vieux plus tôt. Les filles pillaient le placard de leurs mères, maintenant les mères empruntent à leurs filles, c'est un renversement peu confortable pour les adolescents. La mère rivale et séductrice des copains, le père charmeur des amies, voilà encore des choses qui ne pouvaient s'envisager dans les sociétés qui disposaient de rites de passages pour marquer les transitions.

Il y a aussi un mouvement de basculement qui s'opère dans un deuil mutuel que parents et enfants doivent faire en même temps. Comme les parents doivent renoncer à l'enfant imaginaire dès lors qu'ils tiennent leur nouveau né dans les bras, l'adolescent regardant ses parents avec le regard laser qui est le sien perd souvent ses illusions sur les parents imaginaires que son admiration d'enfant avait forgés. Nos enfants quand ils sont petits nous trouvent tous les plus beaux, les plus intelligents car ils ont besoin d'admirer et d'aimer leurs parents. L'erreur c'est de croire que pour autant c'est vrai que nous sommes les plus beaux, les meilleurs, les plus intelligents. Sous le regard de nos adolescents, nous découvrons que nous sommes des pauvres humains comme les autres. Une image de nous parents chute alors douloureusement. Cette chute entraîne certains dans la dépression.

Du côté des parents il faut, comme à la naissance, faire son deuil de l'enfant imaginaire et redonner sa confiance sur de nouvelles bases.

Peu de parents ont confiance en leurs enfants, mais ils n'en ont pas conscience. Ils appellent confiance une acceptation de leur enfant s'il se tient dans des limites qui sont acceptables pour eux, parents.

Cette confiance là est facile à donner. Ce qui compte c'est de garder confiance au long cours dans le devenir d'un enfant qui dysfonctionne et le lui signifier. Faire confiance c'est faire confiance sur la durée, en acceptant certains détours qui font peur sur le moment mais se révèlent féconds au long cours.

C'est plus éprouvant mais plus essentiel aussi.

Ce que l'on peut faire de plus grave pour un enfant c'est lui retirer notre confiance car cela peut lui confisquer la sienne...celle qu'il a besoin d'avoir en lui même. C'est comme enlever ses appuis à un enfant qui apprend à marcher dans un endroit dangereux.

Les adolescents le sentent et en sont angoissés sans savoir d'où vient leur angoisse, tout comme les nouveau-nés.

Comme eux ils sont face à des enjeux identitaires, narcissiques cruciaux, fille ? garçon ? homme ? femme ? Miroir du regard des autres... Difficile et passionnante quête de soi-même. Peu d'adultes savent à quel point les adolescents qui se cherchent sexuellement et affectivement et se questionnent, parfois douloureusement, sur leur identité sexuelle. Exposés au regards et aux fantasmes des autres comme le bébé fille ou le bébé garçon, du seul fait de leur genre, affrontent une réalité qui les dépassent.

Certains parents sont émus par la beauté de leur enfant à l'adolescence. Il arrive plus souvent qu'on le croit qu'un père ait une érection devant sa fille. C'est bouleversant et très culpabilisant alors que c'est assez...banal. Ce qui ne l'est pas c'est d'aller plus loin.

Pour se protéger il est plus simple de devenir odieux et rejetant ce qui pousse la jeune fille au désespoir et à la colère parce qu'elle se sent rejetée sans comprendre pourquoi alors que quelques mots sur ce qui sied quand on est devenue grande calmeraient le jeu et renouerait le lien sur de nouvelles bases.

Tout cela nous amène à penser que pour aider un adolescent il est fort utile d'en savoir le plus possible sur les conditions de sa naissance et sa toute petite enfance. Car une chose est sûre, toutes ces réalités ne doivent pas être prises comme des faits de destin auxquels il est impossible d'échapper une fois que les dèdés auraient été jetés. Tout est travaillable.

Par moments on aimerait savoir si l'adolescent est en danger. En effet, certains adolescents peu inquiétants se jettent un jour par la fenêtre tandis que d'autres dont le dysfonctionnement est spectaculaire ne sont pas en danger. Même avec de l'expérience, il est souvent bien difficile de savoir où on en est. La connaissance des débuts de vie aide beaucoup à s'y repérer et à dire les mots et poser les actes qui aideront au mieux à passer les caps difficiles. Mettre en écho certains comportements avec ce qui a été vécu autrefois permet de mettre une distance et donne à l'adolescent une certaine liberté. Parler de tout cela entre parents et enfants, quand c'est possible, permet à tous de prendre de la distance ce qui est le véritable chemin du rapprochement.

Il n'y a pas de devoir de bonheur. Mais j'oserais dire qu'il y a un devoir de discernement et de liberté. Nous devons à nos enfants de faire peser une charge moins lourde que celle que nous avons nous mêmes portée. Nous leur devons le développement de la capacité de penser

de manière autonome afin de ne pas être embrigadés par les mouvements de masse quels qu'ils soient. Je pense là à l'inquiétant développement des sectes. C'est cela le but de l'haptonomie pré et post natale.

Ce qui se passe dans les maternités des pays occidentaux et dans les services de néonatalogie et de pédiatrie dans lesquels on ne se préoccupe pas du tout des traces pathogènes laissées par une médecine technique, soumise à un devoir de rentabilité comme si elle était un secteur de production comme un autre est extrêmement inquiétant.

On peut aider les nouveau-nés à se construire dans la sécurité affective, on peut aider les plus vieux à se remettre au monde.

Quand on est face à un adolescent auquel on est lié qui dysfonctionne, on peut toujours tenter d'y voir clair en soi, de comprendre où l'on est... Comme après une naissance. Quitte à se faire aider. Quand une relation est tendue le calme de l'un sécurise l'autre à son insu. Un parent qui se sent coupable et mauvais ne peut pas aider son enfant.

Si on arrive à se faire confiance comme parents c'est sûr que cela aide l'adolescent à se faire confiance. Viatique précieux entre tous. Car le sentiment de culpabilité, toujours prêt à se manifester chez les humains est un sentiment très toxique, capable d'empoisonner toutes les relations familiales.

Pourtant tout est toujours à rejouer. Si l'on trouve en face de soi la confiance qui permet de retrouver la confiance en soi, alors les ornières dans lesquelles on se croit enfoncé, piégé, peuvent devenir alors sillons, porteurs de vie.

